

## Les performances dans l'alpinisme, les J.O. etc.



Piotr Paćkowski

À la mémoire des pionniers de l'alpinisme des années trente

Vous vous rappelez le miroir de la reine dans Blanche-Neige ? Ce miroir magique ! Si la reine pratiquait l'alpinisme elle lui demanderait : « Miroir, mon gentil miroir, dans quel pays se trouvent les alpinistes les plus performants ? Mais le miroir tout-puissant ne répondit pas...

Après cette métaphore je rentre dans le vif du sujet : peut-on parler de la supériorité d'une nation en matière de l'alpinisme ? Certainement pas !

Déjà avant la seconde guerre certains alpinistes français, et pas des moindres, évoquèrent ce sujet, impressionnés, sans doute, par les deux réussites germano-italiennes de l'époque avec les ascensions des versants nord-ouest de l'Eiger et nord des Grandes Jorasses. En même temps ils s'interrogèrent sur la condition de l'alpinisme français.

Rainer Rettner, historien allemand d'alpinisme et spécialiste de l'Eiger s'exprime :

« Les trois grandes faces nord (Cervin, Grandes Jorasses et l'Eiger) ont toutes été inaugurées par les alpinistes munichoïses. Étaient-ils les meilleurs ? Je ne le pense pas. Ils étaient pratiquement tous au chômage, alors ils ont eu beaucoup de temps pour grimper et n'avaient rien à perdre. De plus, il existait une grande rivalité entre les alpinistes allemands et chaque cordée voulait être la première à conquérir ces trois faces nord quoi qu'il arrive. Mais les grimpeurs français et italiens étaient sûrement, au moins, au même niveau. »

Je ne suis pas partisan des théories de la suprématie d'une nation sur une autre dans le domaine de l'alpinisme. C'est un faux sujet. Il est certain que l'exploration dans les montagnes européennes fut généralement le domaine des alpinistes des pays alpins : Allemands, Autrichiens, Italiens, Français et Suisses. Mais après la seconde guerre les grimpeurs des pays non-alpins feront exception à cette règle.

Les réussites dans l'alpinisme sont conditionnées par plusieurs facteurs : la forme physique, le moral des troupes, le matériel, les dangers objectifs (avalanches) et les accidents survenus. Les conditions

météorologiques et la chance sont également deux facteurs primordiaux du succès.

Les pionniers des combats sur l'Eiger (1935 – 1936) n'eurent pas de chance, mais leur moral était en titane. Leur équipement fut misérable pour ne pas dire inexistant. Pour la réussite en montagne la bonne météo est indispensable. En 1935 Karl Mehringer et Max Sedlmayr rencontrèrent le temps exécrable, leur essai finit tragiquement, ils moururent d'épuisement pendant la tempête. Un an plus tard Les Allemands – Andreas Hinterstoisser et Toni Kurz et les Autrichiens – Willi Angerer et Edi Rainer rebrousse le chemin dans le mauvais temps. Ils meurent tous. Le corps de Kurz, suspendu à une corde ne sera récupéré que l'année suivante.

En 1938, pendant la première ascension de l'Eiger la situation s'est un peu améliorée : certains grimpeurs avaient les crampons à douze pointes, mais Harrer a gravi la paroi sans crampons.

En 1966 à l'Eiger le moral des alpinistes fut maintenu par Karl Golikow, dit « Charlie » (Chaplin) et « Katastrophen Karl » (en raison des chutes encaissées en montagne, presque 300 mètres). Il faisait rire tout le monde en répétant sans cesse : « It's a Hard Life ».



Karl Golikow *Charlie* à l'Eiger en 1966

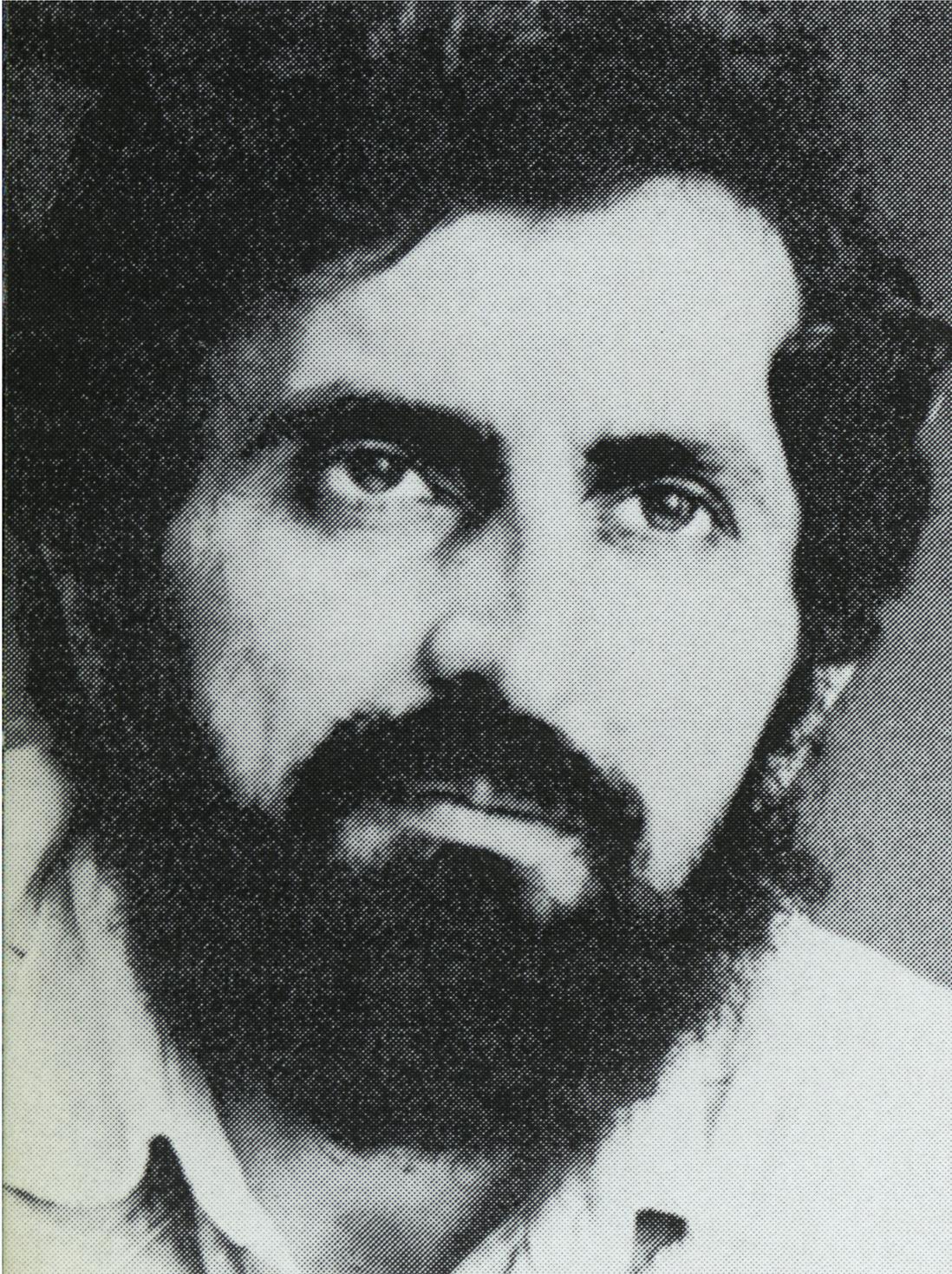
En 1966 pendant la première ascension de la directissime d'Harlin le matériel était plus sophistiqué, mais uniquement en ce qui concerne l'équipement d'escalade (piolets, crampons, pitons etc.).

Quant au matériel de survie (chaussures et vêtements) il s'avère que – contrairement à ce que raconte Luca Signorelli (« expert des Jorasses ») – c'était le mauvais matériel. Les pieds gelaient, les vêtements n'étaient pas conçus pour la condensation. Ces faits furent apportés par des historiens britanniques du matériel de montagne, Mike et Marie-Rose Parsons, dans l'ouvrage de Peter Gillman *Extreme Eiger*. Ces experts utilisent une métaphore : « Ce fut le matériel pour combat à mains nues » (bare-knuckle fight). Cependant Luca Signorelli affirme qu'en 1966 l'Eiger fut assiégé en 1966 par « une armada des meilleurs alpinistes disposant du matériel sophistiqué » !

Pavol Pochylý acheva la Directissime idéale (essai de Mehringer et Sedlmayr) en avril 1983 ; auparavant tentée par plusieurs alpinistes de l'Europe centrale, pendant son ascension solitaire de onze jours. Il déclara plus tard :

« Après avoir gravi leur itinéraire, je suis persuadé que sans le mauvais temps ils [Mehringer et Sedlmayr] auraient atteint le sommet en 1935. Les parties supérieures de la paroi ne sont pas plus difficiles que celles qu'ils avaient déjà gravies. Ils ont dépassé leur époque au même titre que Toni Hiebeler avec son ascension hivernale de la paroi en style alpin en 1961. Je suis content que j'aie

pu, dans un style semblable, finir leur voie et par cela leur rendre hommage. »



Pavol Pochylý, *l'Araignée*

Le thème des supériorités fut toujours présent dans la société (avec ses dérapages). Quelques rares nations, souvent insignifiantes en nombre de leurs populations, considèrent toujours être supérieures aux autres.

Le fait le plus flagrant fut l'hymne allemand (Deutschland, Deutschland über alles, über alles in der Welt, L'Allemagne, L'Allemagne au-dessus de tout, au-dessus de tout au monde) dont la musique fut composée par Joseph Haydn en 1797. En fait sa musique fut récupérée par les créateurs de l'hymne. En réalité elle provient de son quatuor à cordes en ut majeur, n°3 op. 76, « Empereur ». Les paroles furent écrites par August Heinrich Hoffmann en 1841. Cette œuvre fut adoptée comme l'hymne allemand en 1922 par la république de Weimar. Seul son premier couplet fut chanté sous

l'Allemagne nazie. Haydn n'eut rien à voir avec cette histoire. Plus tard le texte fut « légèrement modifié ». Aujourd'hui l'hymne allemand n'utilise que le troisième couplet du texte de Hoffman, plus humain...



Joseph Haydn par Thomas Hardy

Cette histoire est similaire de celle de l'hymne européen, créé sous Mitterrand, emprunté de la *Neuvième symphonie* de Beethoven. Ses paroles n'ont rien avoir avec *l'Ode à la Joie* de Friedrich von Schiller. La honte, plagiat et sacrilège ! Une œuvre majeure, confisquée et détournée par des technocrates de Bruxelles !

Dans l'époque les régimes politiques intervenaient dans le domaine de l'alpinisme et incitèrent considérablement les alpinistes à une confrontation. Mussolini fut le premier homme politique à honorer les exploits du Piz Badile. Les alpinistes italiens reçurent alors leurs médailles.



Tizzoni, Cassin et Esposito

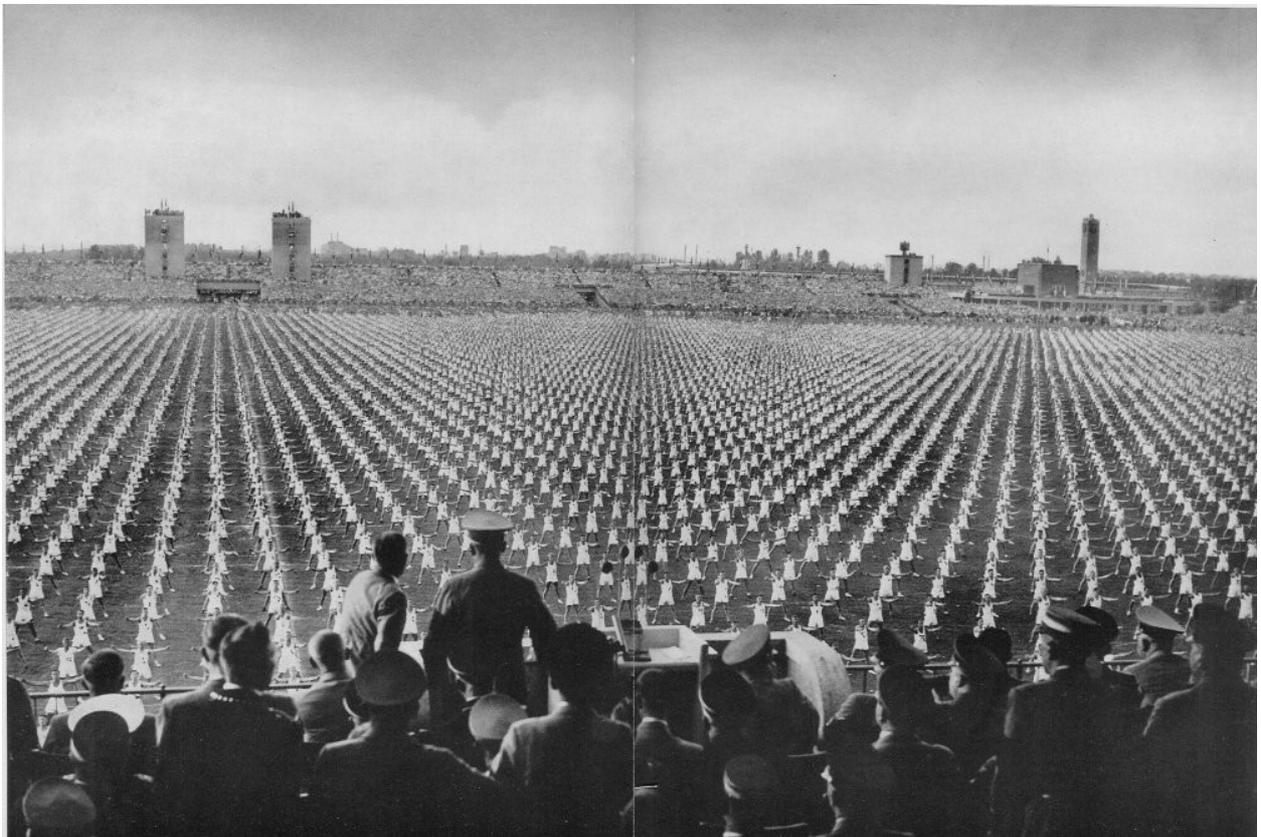
En été de 1938 une gigantesque machine allemande s'est mise en route : l'organisation à Breslau (aujourd'hui Wrocław en Pologne, sixième ville du Troisième Reich) de la Fête Allemande de Gymnastique et de Sport (Deutsches Turn und – Sportfest). Il ne faut pas la confondre avec les Jeux Olympiques de 1936 à Berlin, tristement célèbres par l'attitude du Führer qui refusa de serrer la main de Jesse Owens (quatre médailles d'or). Hormis cet athlète plusieurs sportifs refusèrent le salut nazi en montant sur le podium. Entre autres, la Polonaise, Maria Kwaśniewska (Médaille de bronze en javelot).



Jesse Owens J.O. de Berlin en 1936



Maria Kwaśniewska refuse le salut nazi



Ouverture de la fête à Breslau



Breslau 1938, La foule devant Hitler

Cette fête du sport et de la propagande fut organisée dans un immense complexe sportif – stade Hermann Göring. D'après les photos de l'époque ce fut une manifestation grandiose et démesurée. Tout ça pour une semaine (24-31 juillet) ! Les délégations allemandes arrivèrent du monde entier, même d'Afrique du Sud ! Breslau et ses gares furent entièrement saturés !



Breslau, place du Marché saturée



Le Guide sur le balcon de l'hôtel *Monopol*



Breslau 1938 : La jeunesse devant le Guide suprême

La foule hystérique était en effervescence et en pleurs en présence « du guide suprême ». Les bras droits des gens étaient à la limite de la rupture de la coiffe des rotateurs. C'était « la fièvre d'une semaine d'été à Breslau » ! Le Führer, encore appelé « Monsieur Hitler » par courtoisie dans la presse française, fit un geste en recevant le quatuor germano-autrichien de l'Eiger et en leur offrant sa photo dédiée. Cette « charmante réception » se déroula en présence des hauts dignitaires du Reich aux affaires du sport y compris Hans von Tschammer und Osten, et fut immortalisée par les photos d'Heinrich Hoffmann, le député de Reichstag, conseiller et photographe (1885-1957).

Ces clichés feront, malheureusement le tour le monde, exhibés après la seconde guerre par plusieurs magazines de l'alpinisme.

Plus tard, certains alpinistes (Cassin et Heckmair) eurent quelques problèmes ; ceux qui furent des nazis convaincus assumèrent leurs convictions.



1938, après la voie classique de l'Eiger. De gauche à droite : Harrer, Kasperek, Heckmair et Vörg



Breslau 1938 : Hitler, von Tschammer und Osten et Frick. À gauche : Heckmair, Harrer, Kasperek

Ce mécanisme fut comparable avec les difficultés que connurent Wilhelm Furtwängler et Herbert von Karajan, deux parmi des plus grands chefs d'orchestre allemands, pendant la période de

dénazification allemande. Karajan se trouva sur la sellette à cause de son adhésion au NSDAP et fut interdit de scène pendant plusieurs années. Malgré cette punition il réalisa pourtant pendant cette période des enregistrements exceptionnels à huis clos à Berlin et à Vienne (*Requiem allemand* de Johannes Brahms, 1947).



Herbert von Karajan

En ce qui concerne Furtwängler son histoire fut plus compliquée. On lui reprocha de diriger en présence d'Hitler. Bien qu'il ne fût jamais membre d'une organisation nazi. Plus tard on organisa à Chicago un boycott pour empêcher sa venue aux États-Unis. L'allusion au chef d'orchestre fut immortalisée dans un film de Claude Lelouch *Les Uns et les Autres* (1981). Dans l'illusion du cinéaste français la scène se passe à New York, il me semble. Un chef d'orchestre doit y jouer une symphonie de Beethoven, *la Troisième* si je me rappelle bien. Le concert doit être joué à guichets fermés. Mais en réalité la salle est vide, deux ou trois critiques musicaux étaient uniquement présents. Malgré cela le chef commença à conduire. En ce moment-là des centaines de photos tombèrent du plafond ; elles représentaient le chef d'orchestre en compagnie d'Hitler... Arrêt sur image !

Plusieurs personnalités d'origine juive soutinrent Furtwängler. Il fut blanchi d'ailleurs, comme von Karajan.

L'influence similaire des régimes politiques sur le milieu de montagne exista également en l'Union soviétique et en Pologne dont les alpinistes reçurent régulièrement les médailles du ministère des Sports. Ce fait ne gêna nullement les leaders des expéditions polonaises dont les participants posèrent fièrement pour les photos, arborant le blason du pays sur leurs vestes de réception officielles. Parfois cette obéissance ou soumission allait à l'encontre de l'honneur. Pendant l'état de

guerre, déclaré par le général aux lunettes noires, certains alpinistes signèrent la déclaration qui approuva cette « situation de force majeure » pour pouvoir partir en expédition.

Kukuczka l'avoua dans son livre sans états d'âme. En ce qui concerne Rutkiewicz et Kurtyka – on ne sait rien.

Le projet des récompenses olympiques naquit à la fin du dix-neuvième siècle, approuvé par le CIO en 1894. L'idée fut soutenue par Pierre de Coubertin.

Voici une citation de la revue La Montagne de l'époque :

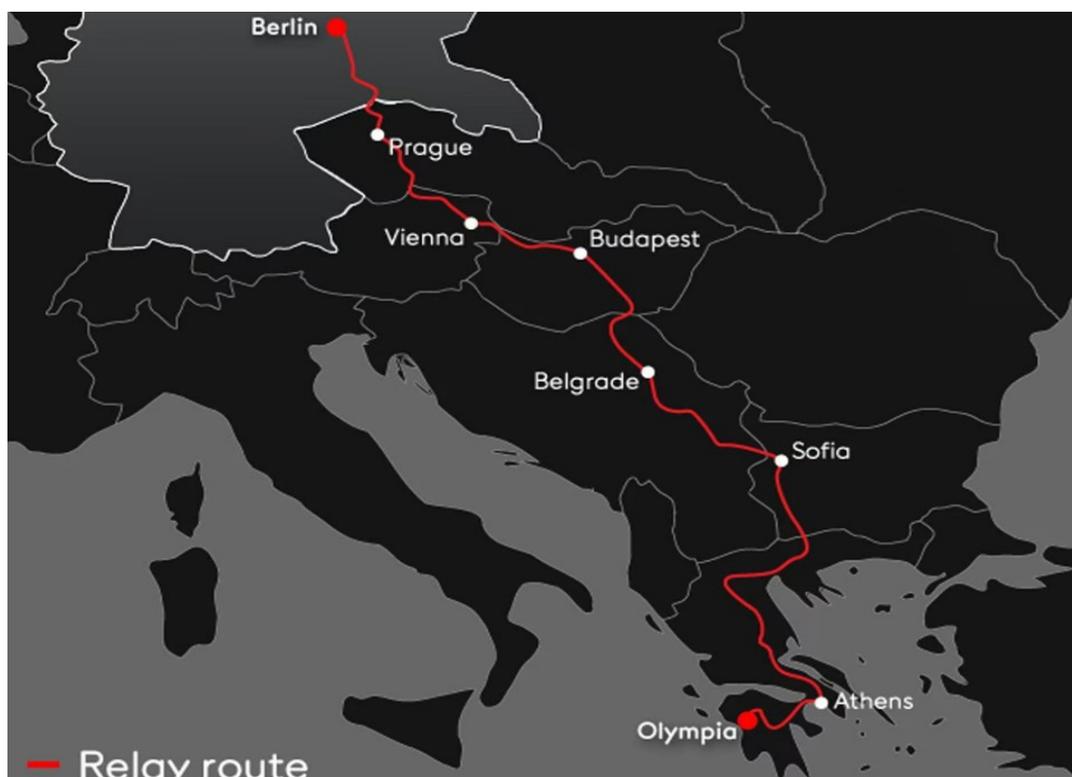
«L'idée des médailles date de 1912. Pendant des Jeux Olympiques de Stockholm, le Comité Olympique pensait pouvoir décerner une médaille d'or à la plus belle performance concernant l'ascensionnisme en demandant aux différents clubs alpins de faire des propositions, mais devant l'impossibilité d'établir des comparaisons entre les différents exploits, le projet fût rapidement retiré... »

Les premières médailles furent attribuées à trois reprises : en 1924 à Chamonix à l'expédition britannique de l'Everest de 1922, en 1932 à Los Angeles aux frères Schmid pour leur première ascension de la face nord du Cervin (1931) ainsi qu'à Berlin en 1936 à Günther et Hettie Dyhrenfurth pour leurs expéditions en Himalaya (1930 et 1934).

Une remarque importante de Rainer Rettner : « Theodor Lewald, président du Comité national olympique allemand a reçu leurs médailles d'or au nom des frères Schmid le dernier jour des Jeux olympiques à Los Angeles. Franz Schmid n'était pas présent et son frère, Toni, était déjà décédé. »

Deux informations non confirmées circulent encore au sujet de ces décorations. La première : les vainqueurs de l'Eiger auraient dû recevoir la médaille d'or à Berlin pendant les jeux de 1936 ; la deuxième : les frères Franz et Toni Schmid auraient dû recevoir les récompenses des mains de Hitler pendant les mêmes jeux. Ces deux informations furent démenties par Rainer Rettner.

Depuis 2020 les médailles olympiques sont décernées aux grimpeurs des reliefs artificiels avec tous les accessoires ou artifices, tel le dopage.



Parcours de la flamme olympique, Grèce-Berlin 1936



Parcours de la flamme olympique : J.O. de Rome 1960

Et puisque je parle des médailles olympiques... Pendant les J. O. qui se déroulèrent à Paris en 2024, il est très suspect que personne ne parla pas (ou peu) des origines du relais de la flamme olympique, organisé récemment dans l'hexagone, y compris parmi les « savants journalistes ». Cette « joyeuse cérémonie » fut inventée par les collaborateurs du Führer (Carl Diem) juste avant l'olympiade de Berlin en 1936. Les sportifs transportèrent à pied la pauvre flamme depuis la Grèce jusqu'à la capitale du Reich (plus de trois mille kilomètres avec plus de trois mille porteurs). La première flamme olympique fut conçue par Carl Diem et Walter E. Lemcke. Elle fut fabriquée par Friedrich Krupp AG. Un sombre héritage évoquant les chemises brunes, « la nuit de cristal » et celle des « longs couteaux », puis les camps de la mort.

Patrick Clastres, historien du sport, donna l'éclairage de cette idée berlinoise : « C'est toute la manifestation symbolique de la flamme de purification dans l'esprit des nazis : c'est la flamme de l'holocauste, qui va brûler tout ce qu'on veut détruire, et illuminer tout ce qu'on veut conserver et promouvoir ».

L'édition des Jeux de Rome 1960 a été la première pour laquelle le relais de la flamme olympique a été retransmis à la télévision, l'événement ayant été suivi de près par les médias (1863 kilomètres, 1529 relayeurs).

En parlant du sujet de la domination d'une nation sur une autre – j'ai encore en mémoire certaines soirées dans les bars de Chamonix animées, grâce aux quelques chopines de bière de trop, par des discussions à la limite du racisme primaire finissant parfois par une bagarre générale.

En retournant au thème principal de cet article, certains évoqueront probablement l'hégémonie britannique de l'époque liée avec leur âme séculaire d'aventuriers. Certains considèrent que la naissance de l'alpinisme date de la création d'Alpine Club. Dans les Alpes, les Britanniques gravirent les principaux sommets remarquables ; ils furent également les pionniers de l'exploration des massifs lointains. Certains leur attribuèrent même le fait d'avoir découvert notre Chamonix...

Peut-on parler alors de la suprématie britannique ? Certainement pas. En somme, leur cas est plutôt lié au caractère des îles de la Couronne. Un voisin anglais, l'homme d'affaires, m'expliqua à Sèvres tout simplement : « Chez nous nous avons juste quelques moutons et un peu de charbon. Alors nous sommes partis ailleurs. » Pendant longtemps, avant la seconde guerre, les Britanniques se réfugièrent dans leur protectionnisme pour empêcher l'accès à l'Everest et K2 aux alpinistes d'autres nations.

Dans les années soixante les Américains débarquèrent – cette fois dans les Alpes, épaulés par les

Britanniques – avec le nouveau matériel en provenance de Yosemite. Ils résolurent quelques problèmes, non achevés, tels ceux de la face sud de L'Aiguille du Fou et la face ouest des Drus. Faits qui leur vaudront une certaine animosité dans la vallée de Chamonix...

Dans les années soixante-dix ce fut l'arrivée de la nouvelle vague en provenance de Pologne et de Tchécoslovaquie qui se fit remarquer par quelques hivernales d'envergure dans les Alpes et en Norvège. Et pourtant ces deux pays ne sont pas les territoires alpins.

Le phénomène polonais se propagea plus tard dans l'Hindu Kush puis dans l'Himalaya et le Karakorum. Les alpinistes polonais y gravirent la plupart des quatorze huit mille durant la période hivernale.

Peut-on parler vraiment d'hégémonie polonaise ? Étant moi-même polonais je pense que non. En revanche certains le pensent : Bernadette McDonald, par exemple, « experte de l'alpinisme polonais » (Voir La Tribune du GHM du 30 octobre 2018) en fit allusion dans son ouvrage *Freedom Climbers*. Elle élabora sa théorie mettant en valeur les conceptions farfelues de Voytek Kurtyka qui déclara que seuls les Polonais furent capables de subir les conditions difficiles, voire hivernales, forgés par leur passé politique. McDonald fut soutenue par Doug Scott dans sa préface pour son livre, tout aussi farfelue, car basée sur des préjugés.

McDonald dit également que les Allemands et les Autrichiens furent très forts, mais uniquement après la seconde guerre mondiale (sic). Certainement ! Les tentatives à l'Eiger (1935-1938) auraient donc alors été les œuvres des extraterrestres !

L'écrivaine canadienne rapporte dans son livre que les Polonais fuirent leur pays à la recherche de la liberté en hautes montagnes. Je me suis déjà exprimé dans l'article mentionné plus haut sur ce sujet. J'ajoute cependant que « qui fuit ne revient jamais ». Alors, on était peu nombreux pour fuir notre patrie : Andrzej Mróz en fut forcé (Voir Les dossiers du GHM du 2 décembre 2018), moi-même j'ai fait mon choix. Jan Mostowski (tentative de la Directissime idéale de l'Eiger en 1963) émigra, pour les raisons professionnelles, aux États-Unis.

Et pourtant l'essor polonais on peut l'expliquer facilement. Zawada ainsi que ses prédécesseurs ont lancé une proposition aux dirigeants du pays : soutenez l'alpinisme et en échange notre patrie jouira du succès polonais dans les plus hautes montagnes. Cet appât machiavélique fut mordu. Les expéditions se multiplièrent et les alpinistes en profitèrent au maximum. Les résultats furent spectaculaires. Jerzy Kukuczka y participa activement pour une autre raison : la course avec Reinhold Messner.

Plus le temps passa, plus les sommets furent gravés en hiver. Puis il ne restera que le K2. Les Polonais y combattirent trois fois, en vain. La dernière tentative de 2018 fut également avortée, probablement compromise par l'action de sauvetage de Tomasz Mackiewicz et d'Élisabeth Revol au Nanga Parbat.

En 2021 le deuxième sommet de la Terre fut enfin gravi en hiver par une équipe népalaise. Janusz Majer démissionna aussitôt de la PHZ, dont il fut président (Himalayisme Hivernal Polonais). Peut-on parler alors de la suprématie tibétaine dans les plus hautes montagnes ? Certainement pas. Cette petite nation possède incontestablement des prédispositions, qui lui sont propres, en matière de vie en altitude. Personnellement je crois que l'équipe népalaise méritait le succès. Elle a eu aussi de la chance sous forme d'une « fenêtre » météo conséquente. Je le pense malgré les dires d'Adam Bielecki (un des sauveteurs d'Élisabeth Revol) qui croit que l'utilisation d'oxygène rime avec la tricherie envers la nature.

Certains disent que les coureurs noirs dominent l'athlétisme. Sont-ils supérieurs ? Je dirais qu'en ce moment les athlètes noirs sont les meilleurs. Cependant cet état des choses n'est pas la règle absolue. Pendant les J.O. De 1924 à Paris (Colombes) l'athlétisme fut dominé par les Britanniques (Harold Abrahams et Eric Liddell) et les Américains (Jackson Scholtz et Charles Paddock) ; les jeux de Colombes furent immortalisés dans le film d'Hugh Hudson *Les Chariots de feu*.

Jesse Owens a fait le « boom » à Berlin en 1936. Plus tard, pendant des J.O. À Tokyo en 1964, un Polonais, Wiesław Maniak, se plaça quatrième dans la finale de 100 mètres hommes. Une Polonaise, Ewa Kłobukowska gagna le bronze à 100 mètres. À Mexico en 1968, une autre Polonaise, Irena Szewińska, gagna le bronze sur 100 mètres et l'or sur 200 mètres.



Julien Alfred : finale de 100 mètres, Paris 2024



Paris 2024 : finale de 100 mètres hommes

À Paris l'année dernière une démonstration fut formidable pendant la finale du 100 mètres femmes à Paris : Julien Alfred (Sainte-Lucie) devança les autres concurrentes de trois mètres. Le Cent mètres hommes fut différent : tous les coureurs étaient sur la ligne d'arrivée pratiquement au même moment ; la caméra départagea les sprinteurs à deux centimètres près ! Ainsi l'or revient à Noah Lyles.

Actuellement les expéditions polonaises se font rares car tributaires du parrainage privé. Ainsi les himalayistes mondiaux ont aujourd'hui les mêmes chances. Les états n'interviennent plus dans les affaires de la montagne. Les expéditions lourdes furent abandonnées, les jeunes, y compris les Français, ciblent aujourd'hui les sommets moins hauts, mais plus difficiles, souvent en système alpin, si cher à Kurtyka et MacIntyre.

En conclusion : Aujourd'hui l'alpinisme français se porte plutôt bien. Pendant ces dernières années les réalisations exceptionnelles furent effectuées dans les Alpes, telles la Gousseault aux Grandes Jorasses (Léo Billon- Benjamin Védrières) en neuf heures ou les Rolling Stones en solo hivernal pendant cinq jours (Charles Dubouloz) !

Un mot de Christian Rilhac de Xaintrie : « Benjamin Védrines, sacré *Meilleur alpiniste français en 2023*, en présence de Catherine Destivelle, lauréat du *Trophée de la Montagne* en 2024... Sophie Lavaud...et ses quatorze plus hauts sommets de la planète à son actif.. ». Ces alpinistes ont dû suivre la recommandation de Jean-Paul II : « N'ayez pas peur ».

Merci à mes amis : Claude Deck, Rainer Rettner et Christian Rilhac de Xaintrie pour leur précieuse collaboration.



L'Eiger et la boule de cristal



CB du K2 1986 : Wanda Rutkiewicz, Jerzy Kukuczka, Liliane et Maurice Barrard, Michel Parmentier, RIP !